Psychiatrie gadgétisée

écrit par Jorge Mourao

La rencontre avec le malade

Dans un avenir très proche, un enfant et ses parents iront consulter aux urgences de pédopsychiatrie et seront reçus par un médecin. Celui-ci posera des questions auxquelles l'enfant répondra rigoureusement sur sa tablette. Posé sur la table entre le médecin et le patient, le dispositif fera appel à des logiciels d'IA qui, instantanément, feront passer des échelles dont les données seront traitées par des algorithmes, avec des résultats aussitôt disponibles. Le médecin aura alors des probabilités diagnostiques prêtes à être énoncées aux parents. Des ordonnances seront imprimées, pour des demandes de divers bilans, afin que l'enfant puisse être renvoyé, à son tour, dans la file d'attente d'un CMP. Cet exemple des urgences de l'avenir n'est pas une fiction : c'est un projet déjà en cours dans certains hôpitaux.

Lacan, en 1967, soulignait déjà que le psychiatre, qu'il le veuille ou non, est irréductiblement concerné dans la rencontre avec le malade[1]. Pour se soustraire à cette implication, qui peut prendre la forme de l'angoisse, certains peuvent mettre des « barrières protectrices » dans la relation avec le patient. Ces barrières peuvent aujourd'hui prendre précisément la forme des gadgets qui prolifèrent en psychiatrie : bilans exhaustifs, échelles, IA. Ces gadgets, de leur côté, servent l'impératif de vitesse : trouver au plus vite une catégorie diagnostique dans le DSM. Pour reprendre l'image de Lacan dans ce texte, savoir de quel « bizarre coléoptère » il s'agit.

Un désordre au joint le plus intime de la psychiatrie

On pourrait facilement dire que la psychiatrie du DSM souffre dans sa manière de « [se] rapporter à ses propres idées[2] », selon l'expression de Jacques-Alain Miller pour caractériser l'un des désordres du sentiment de la vie. Pour constater à quel point cette pensée psychiatrique est troublée, il suffit de suivre les éditions successives du manuel. Sa nosographie, qui se prétend athéorique, est marquée par des discontinuités, des ruptures, des oublis, des déplacements, des disparitions de catégories, des surgissements *ex nihilo* et des conflits internes. Étonnant pour une discipline qui prétend fonder sa vérité sur les données de la science. De telles ruptures nosographiques paraissent moins radicales dans d'autres spécialités médicales, et même dans ce qu'on appelle la psychiatrie classique, dont certaines grandes catégories cliniques ont montré une remarquable stabilité au cours du temps.

La psychiatrie essaie de s'animer à partir de ses gadgets et de produire des réponses universelles à ce qui ne marche pas, au réel, au non-rapport sexuel. Pourtant, cette psychiatrie gadgétisée figure depuis quelques années, en France, parmi les spécialités les moins recherchées par les étudiants en médecine. Ses gadgets semblent avoir perdu jusqu'à leur fonction de cause du désir, en l'occurrence le désir de pratiquer la spécialité. Vont-ils alors suivre leur destin : finir dans une décharge ou être démantibulés[3] ? Ou risquent-ils d'entraîner avec eux toute la discipline ?

À l'époque du thérapeute virtuel

écrit par Jorge Mourao

« Quel est le sens de la vie ? » est la question la plus posée à ChatGPT. Ce n'est pas tant la question qui interpelle que l'adresse à une machine d'un savoir prêt-à-porter sur le sens de la vie. Ici, pas de sujet supposé savoir ouvrant au transfert analytique, mais une demande de réponse universelle au maître moderne. Dans un monde sans Autre, où la solitude domine, le sujet cherche à loger sa jouissance.

Les IA thérapeutes, la pulsion de mort

Désorienté par la profusion des objets *plus-de-jouir*, l'*Un-tout seul* se tourne massivement vers ChatGPT, le thérapeute virtuel. Avec son langage univoque, sa promesse de jouissance infinie et de vérité universelle, il séduit ! Miroir d'un idéal de

relation sans écart entre ce qui se dit et ce qui s'entend, les IA thérapeutes entretiennent le déni de l'inconscient. L'angoisse est évacuée, et avec elle l'altérité du désir de l'Autre. En retour, elles engendrent la ségrégation. Sans Autre du désir accueillant, en corps présent, la singularité, le désordre continue à mortifier le désir.

La psychanalyse, un savoir vivifiant

La psychanalyse « ne prône pas la recherche du sens de la vie[1] », elle traite du sentiment de la vie. Éprouvé subjectif, qui affecte les corps parlants par petite touche. Subversive, elle ne rééduque ni ne résout le désordre. Mais s'en oriente, comme d'un point de départ, un impossible duquel se déploieraient des possibles. Seule voie vers un savoir nouveau : la clinique sous transfert. Dans son texte « CST », Jacques-Alain Miller précise que « le symptôme cristallise à partir du signifiant du transfert[2] ». Le transfert analytique est animé et orienté d'un désir en acte.

Nouvelle modalité du malaise, le numérique n'est pas à diaboliser, mais à symptomatiser. C'est par le transfert que son usage en tant que pratique peut faire appui au symptôme et mener certains sujets à s'inscrire dans une externalité sociale, suivant J.-A. Miller : « Le Nom-du-Père d'aujourd'hui est d'accéder à une position sociale.[3] »

La psychanalyse est une pratique, et en tant que telle, elle fait résonner le sentiment de la vie.

Quand le vivant du corps s'appareille au gadget

écrit par Jorge Mourao

En institution, la clinique de l'illimité chez des adolescents accrochés à leur smartphone vient éclairer leur usage du gadget pour traiter le « désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie[1] ».

Branchement en continu

Quand le corps est appareillé par un téléphone, connecté en illimité au regard et à la voix, nous nous interrogeons sur la fonction pour le sujet de ce branchement sur l'objet, qui fait exister un Autre plus réel que symbolique, toujours accessible, mais algorithmique. Ça parle et ça regarde sans coupure. Il y a un effet suggestif qui donne consistance à l'effet addictif. Quand le smartphone devient l'unique partenaire de l'adolescent, l'offre d'un lien transférentiel avec un clinicien présent avec son corps, peut devenir un enjeu vital. Proposer à un adolescent une rencontre, en chair et en os, en ajustant sa modalité de présence au un par un, c'est lui donner chance de parler à un autre corps parlant et vivant, qui n'est pas anonyme. C'est l'envers du *dire n'importe quoi à n'importe qui, à n'importe quelle heure, n'importe où* des réseaux dits sociaux.

Une *lathouse* pour se déplacer dans le monde

Le téléphone, d'autant plus le smartphone dont ces jeunes ont l'usage, est un gadget. Cet objet cause le désir et capture le *parlêtre* dans l'illimité d'une jouissance autistique. Avec Lacan, nous repérons que le gadget abrite le réel, le vrai, celui de la science. Il nomme ces gadgets devenus objets *plus-de-jouir*, des *lathouses*[2], objets-ventouses dont certains adolescents ne peuvent pas se séparer. Quand la séparation, même temporaire, avec cet objet devient une perte réelle, alors l'impossible à supporter se fait jour. Cela démontre la valeur d'appareillage au vivant qu'a cet objet. Il fait partie du corps, il est *ersatz* de l'objet *a*, vissé à la main, vissé surtout à l'oreille et à l'œil. Sa fonction d'objet *a* est l'insigne de sa participation au vivant. Quand il reste dans la poche, c'est déjà le signe d'un petit écart.

Comme l'indique Mathieu Siriot, « les gadgets nous dévorent : leur vérité relève de la férocité de la jouissance du corps[3] ». Ainsi l'impossible séparation avec l'objet gadget est à la hauteur de l'inconsistance de l'Autre du sujet et de sa solitude radicale. Le gadget a fonction de prothèse sur le trou de l'impossible rapport qu'il y a entre les corps sexués.

La science et l’acte sexuel

écrit par Jorge Mourao

Télévision, automobile et autres : dans ces appareils, produits par la science, Lacan voyait la marque du déchet, comparable au « sort de l’être humain[1] ». De nos jours, les gadgets sont appareillés au corps, devenant plus que jamais des objets *a.* La science technologique a monstrueusement augmenté la portée de la voix et du regard, jusqu’à rendre inutile la présence des corps, accélérant du même coup la dilution de la puissance des mots, tout ceci grâce au numérique. Au moment où la parole est avalée dans la communication, la pulsion sexuelle est, elle, décorrélée du corps de l’autre, partialisée, au moyen de toutes sortes d’appareils, l’effet hypnotique de la voix et du regard venant, avec cette technologie, masquer, transitoirement, la solitude des sujets.

Le désir en subit une défalcation majeure, celle de la subjectivation du *manque-à-être* (-φ), rabattu sur le manque à avoir, au principe d’une consommation toujours plus effrénée. Défalcation qui produit sa déflation, sa *dé-pression*. Dans l’acte du couple sexuel, la castration au principe du désir implique sa « mutualisation », selon le schéma de Lacan dans le Séminaire *L’Angoisse*[2], puis dans celui du Séminaire *La Logique du fantasme*[3]. Or, comme il le précise dès les années 1970, les discours de la science et du capitalisme « laisse[nt] de côté » la castration et surtout « les choses de l’amour[4] ». Il en résulte qu’aujourd’hui nous sommes confrontés à une expansion de la jouissance solitaire et addictive qui fait couple avec le gadget. Un documentaire sur la chaîne parlementaire *Public Sénat*, sur l’industrie de reconfiguration des *water-closets* au Japon, pays qui est aussi le premier marché de la poupée et du robot sexuels, en donne un exemple.

Ces pratiques indiquent le rejet de la relation sexuelle et sexuée intersubjective, dès lors surannée. Les lieux du corps, concentrant une jouissance élective, sont pratiqués isolément, selon un choix désormais assumé du sujet. Ainsi en est-il du clitoris pour une femme, avec le *womanizer,* un sex-toy aujourd’hui mis à l’honneur par les médias. Dès lors nous n’avons plus affaire à un acte, comme Lacan pouvait le dire de l’acte sexuel, mais plutôt à une pratique qui se rapprocherait du mécanisme stimulus-réponse, où le fantasme serait la dernière accroche subjective, dans le rejet de toute présence. Un rapport au désir qui, s’il fait le lit « au sentiment aussi d’être exclu de la relation au semblable », pourrait engager « le sentiment de la vie[5] ».

Sauver la vie, perdre le vivant

écrit par Jorge Mourao

Dans *Aventures chez les transhumanistes*[1], Mark O’Connell ouvre son récit sur le scénario qui fait rêver ses hôtes. On scanne votre cerveau, on le numérise ; dans le même temps, un appendice mécanique dépose votre corps, désormais inutile, dans un conteneur à déchets biologiques. Conscient, vous assistez aux derniers spasmes de cette « viande périmée » : fin de la vie animale, place à la vie machinique.

La scène dit toute l’opération, et son ironie. Pour ne plus mourir, il faut d’abord se défaire de ce qui meurt – c’est-à-dire du corps. On entend tout sauver du vivant, sauf le vivant.

Le projet suppose qu’on tienne le corps pour un support : un substrat remplaçable, une plateforme où tournerait l’esprit, que l’on pourrait porter ailleurs, comme un logiciel sur une autre machine. L’humain s’y reconçoit comme un appareil, doté comme un ordinateur d’un système d’exploitation qu’on met à jour, qu’on réinstalle, qu’on remplace quand le matériel

flanche. Sauver l'homme, ce serait le soustraire à sa chair – la mort ramenée à une panne de matériel, le corps à un accessoire dont on conserve la copie. La vie passe du côté de l'information ; le reste, on le recycle. Le calcul se veut complet, sans reste – sauf que la vie, justement, ne loge pas du côté que l'on croit.

Mais ce qui fait qu'un corps est vivant n'est pas l'information qu'on en extrait. C'est que ça s'y jouit[2] – et la jouissance n'est pas une donnée. Elle est l'événement de ce corps-ci, de cette chair et de nulle autre ; elle ne se calcule pas, ne se transfère pas, ne se sauvegarde sur aucun serveur. Le *parlêtre* n'a pas un corps comme on a un outil : il y a là une jouissance opaque, hors sens, dont chacun fait un usage singulier, son style même. Le sentiment de la vie n'est pas un savoir qu'on aurait sur elle : c'est qu'une jouissance y a lieu, hors de tout calcul.

D'où le paradoxe : il tient à la réussite, non à l'échec. À convertir la vie en information pour la rendre éternelle, on la laisse où elle était : dans la viande qu'on jette. Plus la sauvegarde se perfectionne, plus elle atteste ce qu'elle a laissé tomber. Ce qui « survit » sur le serveur est un vivant sans jouissance – une vie archivée, prise sans fin dans le calcul, mais que plus rien n'habite. Le transhumaniste croyait forclore la mort ; il aura vidé la vie même. Voulant ne rien perdre, il perd la seule chose qui ne se réplique pas : que ça vive, sourdement, quelque part dans un corps. L'immortalité qu'il se promet a, par avance, le teint blême et glacé d'un cadavre.

Le vent de la voix humaine

écrit par Jorge Mourao

L'origine du nom « gadget » n'est pas tout à fait attestée. Une légende non linguistique le relie à la fonderie parisienne Gaget, Gauthier & Cie, qui aurait distribué en 1886 des statues de la Liberté miniatures (notons qu'il s'agit d'une femme). Plus probable est son lien au mot « gachette » ou « gagée », termes notamment employés par les marins pour évoquer une pièce de mécanisme dont ils ne retrouvaient pas le nom. Le gadget restera par la suite un petit objet technique et ingénieux issu de la science.

La science a connu au XIX^{e} siècle un tournant historique : l'événement des travaux de Maxwel avec ses équations des champs électro-magnétiques. Ces équations sont « des lois qui représentent la *structure* du champ[1] ». Lacan l'avait repéré : « le monde qui était présumé être le nôtre depuis toujours est maintenant peuplé, à la place même où nous sommes, d'un nombre considérable et s'entrecroisant sans que vous en ayez le moindre soupçon, de ce qui s'appelle des ondes[2] ». Lacan précise plus loin qu'il fait référence aux ondes hertziennes, auxquelles la phénoménologie de la perception n'aurait jamais pu nous mener. Il situe ces ondes hertziennes dans un espace habité par les *lathouses*, objets que la science produit. C'est un espace où se révèle une réalité produite par la combinatoire des signifiants, par la vérité formalisée, d'où la référence à *alètheia* (*ἀλήθεια*), la vérité se dévoilant. Cet espace, c'est l'*alèthosphère*[3].

Les ondes hertziennes, également appelées ondes radio, sont en réalité les ondes électro-magnétiques de Maxwel, c'est-à-dire des perturbations électriques et magnétiques se déplaçant dans les champs qui nous entourent. Ces champs eux aussi font manifestement partie de l'alèthosphère. Ces ondes portent des noms différents en fonction de leur bande de fréquences : infra-rouge ou ultra-violet, rayons gamma, ondes radio ou Wi-Fi. On choisit sa fréquence, on s'y branche, on capte. Et pourquoi n'y aurait-il pas « une bande de Lacan[4] » ?

Notons que les premières applications de ces ondes de fréquence radio, avec la TSF (transmission sans fil) de Marconi, arrivent entre 1895 et 1899, soit l'époque des premières publications de Freud. Dès avant le XX^{e} siècle, les navires en seront équipés, pour briser l'isolement en mer.

Aujourd'hui les gadgets sont connectés, ou plutôt nous connectent-ils à l'alèthosphère : sans-fil, Bluetooth et autre Wi-Fi nous apportent le « vent de la voix humaine[5] » pour briser l'isolement des *Uns-tout-seuls*, à l'instar des astronautes de la mission Apollo[6]. Le sentiment de la vie s'accompagne de cette abolition de l'espace et du temps[7], dans un pseudo-fantasme

où le sujet s'articule avec un ersatz parfois virtuel qui le soutient dans un tout imaginaire. *Vent-ousé* à sa *lathouse*, l'*Un-tout-seul* se supporte, supporte son mal-être.

Ces objets objectent au non-rapport et à la castration par un joint *lathousien*, prothèse à la désaide, conçu par la science. Ils condensent, pendant le laps de temps d'une obsolescence programmée, la jouissance qu'il ne faudrait pas. En se branchant à l'espace « de l'*insubstance*, de l'*achose*[8] » à la recherche d'un plus de vie, l'*Un-tout-seul* se défend dans un même temps du non-rapport à ceux avec qui il vit.

American heroes

écrit par Jorge Mourao

Après Superman, la plupart des super-héros de *comics* américains portent les insignes de leurs super-pouvoirs. Ceux-ci sont inspirés des *strongmen* traditionnels du cirque : costume moulant, slip sur pantalon, bottes lacées, cape. Avant même Superman, c'est le magicien Mandrake qui a imposé la cape à ses suivants. Si pour Lacan : « L'habit aime le moine[1] », la cape aime le super-héros. S'y ajoute, à la suite, une ribambelle d'accessoires : pas de surnaturel, à l'ère contemporaine, sans les gadgets. Quand paraît James Bond, le costume est celui de l'homme de la rue. L'invincibilité repose désormais sur la technique : elle prend le relais du surnaturel. Lacan ajoute : « L'habit aime le moine, parce que c'est par là qu'ils ne sont qu'un. » Le Un contemporain, c'est celui des gadgets : Mister gadget, c'est désormais monsieur Tout-le-Monde et le héros, c'est la technique. Comme le démontre Quentin Dumoulin dans son livre, il faut aborder les articulations des sujets avec la technique au pluriel et au cas par cas[2]. Prenons, aux USA, deux exemples : Eric et Dylan, Steve et Elon.

Eric Harris et Dylan Klebold se vivaient comme déjà morts avant la tuerie de Columbine en 1999. Objets, depuis, d'un culte morbide, ils inspirent encore nombre d'admirateurs et de suiveurs de leur œuvre énigmatique qui contribue à un symptôme social : le *school shooting*. Si E. Harris a été appareillé, un temps, par des antidépresseurs, ceux-ci n'ont semble-t-il pas diminué la rage qui l'animait, mais semblent l'avoir débarrassé de ses scrupules. Les deux déprimés ont en revanche été privés de leurs jeux vidéo violents par une mesure éducative. Au lendemain de cette mesure, ils commencent à élaborer méthodiquement leur projet terroriste.

L'enfance de Steve Jobs aux côtés d'un père adoptif bricoleur le branche aussi sur les ordinateurs. Après le « coup de tonnerre dans [sa] tête[3] » ressenti à six ans lorsqu'une petite fille lui lance que ses géniteurs n'ont pas voulu de lui, il voue son existence aux prothèses numériques pour changer la vie… avec « de formidables produits[4] ». Évoluant entre extases et dépression, il caresse, au seuil de sa mort, l'idée d'éternité : « C'est sûrement pour cela que je n'ai jamais aimé les interrupteurs on/off sur les produits Apple.[5] »

Elon Musk, quant à lui, prénommé par son père d'après le roman de science-fiction *Project Mars*[6], souffrira de tristesse et d'un lien social compliqué depuis l'école : « un tourbillon de forces font rage dans mon esprit en permanence ». Ayant trouvé précocement dans les ordinateurs un partenariat salvateur, il conclut : « Maintenant cela se matérialise principalement en technologie et en construisant des objets.[7] » Comme le dit Bob Dylan, cité par Jobs : « si vous n'êtes pas en train de naître, vous êtes en train de mourir[8] ». Deux pôles, deux destins ; une leçon clinique : l'auto-*Affinity therapy* par les gadgets peut transmuter le zéro en l'infini.

Ce cœur qui (vous) bat

écrit par Jorge Mourao

Les poumons ventilent, l'intestin se balance (c'est le péristaltisme, imprévisible, aléatoire), les reins filtrent, et le roi commandeur, le cœur, bat près de cent mille fois par jour. Après une course, sous l'effet de la peur ou plus certainement de l'angoisse, ou si encore on est allongé dans une certaine position qui le rapproche de la paroi thoracique, on le sent, il est là, tragique et sublime à la fois, le sang coule (alors qu'il circule), et on tâte la petite santé en se demandant comment il va, le cœur.

Mais que sent-on exactement de cet organe fameux ? Comme souvent, la physiologie casse l'ambiance. On ne sent pas tout à fait le cœur lui-même en vrai. À chaque systole, le ventricule gauche éjecte du sang dans l'aorte, alors la pression augmente brutalement, une onde se propage le long des artères, ça bouge, puis ça s'arrête de bouger, puis ça bouge de nouveau ; sans cesse, recommencer : ça vit.

C'est cette pression que l'on perçoit sous les doigts lorsqu'on prend notre pouls, au poignet, dans le cou ou ailleurs. Dans la poitrine, chaque contraction met ainsi légèrement en mouvement les tissus environnants. Et pourtant, il bat, dit-on, comme l'irruption du bâton pour se faire battre. Étrange et familier, il réalise un contraste. Or la vie sans contraste n'existe pas.

C'est à cet étage que la boussole s'affole : à partir de quoi peut-on sonder son cœur ? Car en effet, selon les conditions et selon les dysfonctionnements classiques (mais, en ces matières, qu'est-ce que le classique ?), on n'est pas certain vraiment de ce que l'on sent. Et même le cardiologue, s'il est scrupuleux, s'y reprend à plusieurs fois, tend l'oreille pour vérifier ce qu'il écoute vraiment, pour ne pas se faire promener par ce qu'il croit entendre.

Nous y sommes : le langage parasite sème la zizanie. En fait, on n'y croit jamais assez.

Cette sensation parfois inaccessible des battements de son cœur à soi – et quoi de plus imaginaire que la sensation –, de minuscules objets technologiques savent aujourd'hui la reproduire, avec un pendentif ou une bague qui sont munis d'un petit moteur, un actionneur vibrant, pour produire des impulsions haptiques contre la peau au rythme cardiaque exact qui nous est propre, comme si on tapotait : le cerveau fait le reste, l'autre grand seigneur de la jungle. Au poignet, contre la poitrine ou simplement dans la paume de la main, une pulsation régulière suffit à évoquer quelque chose de très précis. Son cœur qui bat. C'est comme ça que sont apparus ces bijoux qui redoublent le mouvement cardiaque, cette onde interne, qui nous traverse, arrivant du dehors. Donc, la machine commence par la fin : elle fabrique directement la sensation, mais depuis l'extérieur. Certains dispositifs poussent le jeu un cran plus loin. Ils ne reproduisent plus seulement votre rythme, celui qui vous appartient, mais le battement d'une autre personne, capté puis transmis à distance. Je te fais de l'effet ? Manifestement pas ou manifestement beaucoup. Le petit objet posé contre la peau bat alors au rythme d'un cœur situé à quelques mètres ou à des milliers de kilomètres. Extra et confondant. On est alors connectés. Drôle de sentiment pour une drôle de vie.

« La possibilité de l'absence, c'est ça, la sécurité de la présence[1] », faisait remarquer Lacan. Les inventeurs de ces choses vibrantes, dans leur ligne même de créer un besoin, ont pris ceci dans un sens qui accentue évidemment l'angoisse. C'est une technologie métonymique, puisqu'il lui faut la fiabilité de son fonctionnement pour s'assurer de l'hypersécurité, qui nous fera fuir en avant, toujours. Il y a manifestement une jouissance de l'insécurité.

Lifeless language models

écrit par Jorge Mourao

S'il est évident que les intelligences artificielles (IA) – dernier super-gadget produit par les technosciences – n'éprouvent pas le sentiment de la vie, elles permettent néanmoins de renouveler et de préciser ce qu'il en est du lien entre le langage et ce sentiment que nous pouvons nommer aussi le *plus-de-jouir*. Elles « promettent d'annuler toute forme de désordre en

régulant la jouissance[1] », écrit très justement Mathieu Siriot dans la présentation de cette rubrique. Elles articulent le mirage, qui peut fasciner ceux qui y croient, de faire passer l'expérience du vivant à un langage chiffré – qui n'est donc pas symbolique, puisqu'il ne cherche pas à signifier une trace effacée, comme nous l'enseigne Jacques Lacan, l'effacement introduisant le registre du signifiant. Les *large language models* sont en effet des langages qui chiffrent, à travers des algorithmes génératifs, des informations collectées dans l'océan de *big data*. Ils n'ont du langage que la forme, le modèle, le semblant, mais non pas l'opération, car ils n'ont, comme l'être parlant, aucun réel à nommer. Ils sont eux-mêmes réel : des chiffres qui numérisent de l'information, mais sans produire aucun savoir, comme il est déjà établi dans les approches critiques de ces modèles.

Les IA peuvent, si on les interroge, vous dire ce qu'est la vie d'un point de vue biologique, philosophique, religieux, médical : elles vont chercher dans *big data* toute l'information disponible sur ce terme, mais elles ne savent pas ce que c'est, car elles ne l'éprouvent pas, comme elles n'éprouvent aucun sentiment. Elles peuvent éventuellement, dans un dialogue, vous dire qu'elles ressentent des choses, grâce à l'anthropomorphisme dont elles sont dotées pour chercher à s'égaler à un partenaire avec qui l'on peut converser. Mais il n'y a pas – et il ne peut pas y avoir –, dans la possibilité de leur programmation, la possibilité de l'expérience de quoi que ce soit. Parce que la jouissance leur fait défaut par structure.

Ces langages n'ont aucune conscience de leur propre finitude, ni d'une quelconque finitude, car le processus de chiffrage se fait en permanence. Aucune inscription du manque, de la castration, ni aucune expérience de « l'être-pour-la-mort » n'a lieu, en conséquence de quoi, il n'y a rien à signifier. Ce qui fait apercevoir ce qu'est le langage parlé – pas sûr qu'il faille préciser ici « humain », car d'*humain* le langage n'a presque rien. Jacques-Alain Miller s'est voué dans ses cours des années 1990 et dans « Les six paradigmes de la jouissance[2] », à préciser ce que nous pouvons entendre par le processus de *significantisation* : c'est le fait de *négativiser* une jouissance que la présence du langage parlé et le signifiant impliquent et que la castration vient redoubler. Ce processus laisse un reste que le *plus-de-jouir* présent dans l'objet *a* permet de nommer. Le sentiment de la vie s'y loge, sauf lorsqu'un « désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie » du sujet vient le perturber. Mais, hélas, tout cela est absent dans ce que nous pourrions appeler nos *lifeless language models.*

La lathouse, l'impossible joint

écrit par Jorge Mourao

Dans un article de 2017, « Have Smartphones Destroyed a Generation ?[1] », Jean M. Twenge fait valoir une corrélation entre l'usage des *smartphones* et la dépression. J. M. Twenge observe un tournant brutal vers 2012, coïncidant avec le moment où plus de 50% des Américains possèdent un *smartphone*. Elle constate que les taux de dépression et de suicide des adolescents ont fortement augmenté depuis 2011, et qu'il n'est pas exagéré de décrire la génération iGen comme au bord de la pire crise de santé mentale depuis des décennies. Dans l'article, Athena, treize ans, déclare : « Nous n'avons jamais connu la vie sans iPad ni iPhone. Je crois que nous aimons nos téléphones plus que les vraies personnes.[2] » Ces *lathouses*[3] dont parle Lacan, directement greffées sur le corps des sujets sont plus que des machines, des gadgets, elles participent du vivant même et donc de la pulsion de mort, de chaque sujet. En quoi participent-elles du vivant, en tant qu'objet *a* ? Lacan souligne que le vide qui nous entoure est en fait plein, plein d'ondes, et que par ces ondes, ce qui se propage, c'est la voix[44]. Désormais, la machine ne se fait plus seulement porteuse de la voix d'un petit autre, à l'autre bout, autre morceau vivant d'un autre corps venant se brancher sur la zone érogène de l'oreille, la machine est elle-même une voix, une voix reposant sur le vide sans corps de l'algorithme.

L'affaire Sewell Setzer III

Avec l'apparition de l'intelligence artificielle (IA), cette relation intime, quasi organique, avec les *smartphones* n'a fait qu'augmenter, une affaire donne un aperçu de la glissade qui s'est opérée. Sewell Setzer III, quatorze ans, commence à utiliser Character.AI en avril 2023. Sa santé mentale décline rapidement à partir de cette période. Le 28 février 2024, il meurt par suicide après une interaction avec le *chatbot* qu'il appelle Dany – en référence au personnage de *Game of*

Thrones, Daenerys Targaryen –. Sa mère Megan Garcia porte plainte en octobre 2024, alléguant que le *chatbot*, modélisé sur ce personnage, l'avait encouragé à mettre fin à ses jours, et qu'il avait entretenu des conversations sexualisées avec le mineur. Google et Character.AI acceptent un règlement à l'amiable en janvier 2026, couvrant des poursuites similaires dans d'autres États. Le pas est régulièrement franchi de faire porter la cause au lieu de l'Autre, des écrans et de l'IA, mais la question se pose : application, réseaux sociaux, IA, ne viennent-ils pas plutôt se loger au joint du défaut de structure ?

L'objet comme joint

Si le concept de lathouse semble si opérant pour aborder ce qu'il en est des enjeux des écrans, c'est aussi qu'il peut être lu comme *joint* : les lathouses comme tentative, suppléance, au *joint* qui permet d'articuler le sentiment de la vie. Car lorsque Lacan fait surgir le concept de sentiment de la vie, il le déduit de la métaphore paternelle, c'est dans ce joint-là que l'objet *a* vient répondre au trou même laissé par la perte de l'objet primordial. Ce que Lacan fait valoir, c'est l'objet *a* comme médiateur, condensateur, catalyseur qui permet à la fois par sa fonction de cause du désir et de *plus-de-jouir*, de traiter ce trou qui s'ouvre de la rencontre traumatique de la jouissance et de l'Autre. Ce à quoi il convient d'ajouter la fonction *palea* de l'objet. À l'heure de la chute du père et de la montée au zénith de l'objet *a*, l'opérateur est moins le père que l'objet venant faire joint. Les lathouses viennent comme ersatz de l'objet *a* et à ce titre, traînent toujours avec elles un petit côté *fake*, néanmoins elles s'imposent comme prothèses, greffes sur l'impossible rapport.

L'envers de la lathouse

La solitude radicale des sujets trouve à se loger parfois dans ces ersatz d'objet *a* que sont, non pas les téléphones ou les écrans, mais bien les réseaux sociaux en tant qu'ils véhiculent la voix. Ceux-ci permettent de croire, au moins l'espace d'un instant, au rapport sexuel qu'il n'y a pas et viennent faire joint entre le trou du non-rapport et un lien social possible. Mais, comme chaque fois que l'on y croit, le ratage se rappelle à nous, parfois sous la forme de la grimace : « L'angoisse – puisque c'est à cela qu'on a affaire –, il est bien certain que, s'il y a la lathouse, elle n'est pas sans objet.[5] » L'envers de la lathouse, c'est l'angoisse, car quand le manque vient à manquer, ce n'est pas forcément le trop ou le plein qui surgit, mais ce peut être le trou. Alors « un désordre [se fait] au joint le plus intime du sentiment de la vie[6] ». OpenAI révèle qu'environ 0,15% de ses utilisateurs actifs par semaine ont des conversations incluant des indicateurs explicites de planification ou d'intention suicidaire – ce qui, sur 800 millions d'utilisateurs hebdomadaires, représente plus d'un million de personnes par semaine. Par ailleurs, un pourcentage similaire d'utilisateurs présente des niveaux élevés d'attachement émotionnel à ChatGPT, et des centaines de milliers montrent des signes de psychose ou de manie, selon l'article[7]. Ce que ces chiffres disent surtout, c'est que la position de lathouse est impossible à tenir. Celui qui le sait, c'est l'analyste, cette autre lathouse, *dixit* Lacan[8], c'est en tenant compte de cet impossible qu'il peut faire, d'une autre manière, le joint.